

Rien n'arrête
Tahar Rahim!
*Hollywood l'adore et
on l'attend dans la plus
terrifiante des séries.
Charismatique mais
discret, son statut
de star internationale
ne change rien
à sa simplicité
et à sa constante
quête d'équilibre.
Conversation avec
un acteur authentique.*

*Par SOPHIE ROSEMONT.
Photographe NATHANIEL GOLDBERG.*

Le magnifique



*Pull Eric Bompard.
Mise en beauté Karim Rabman.
Coiffure Marc Lopez.
Réalisation Georgia Bedel.*

Tahar Rahim va fêter ses 40 ans en juillet, mais aussi près de quinze ans de carrière sans temps mort. Comédien sans frontière, il conquiert l'Amérique avec le film *Désigné coupable*, nommé aux Oscars en avril. Lui est nommé parmi les meilleurs acteurs aux Golden Globes fin février. Il y incarne, aux côtés de Jodie Foster et avec grande justesse, Mohamedou Ould Slahi, un jeune Mauritanien terroriste présumé d'Al-Qaïda et emprisonné sans aucune preuve par le gouvernement américain pendant quatorze ans. On le verra aussi dans la très attendue série *The Serpent*, où il se glisse dans la peau de Charles Sobhraj, un escroc psychopathe ayant assassiné plusieurs touristes occidentaux en Asie, au milieu des années 70. La victime et le bourreau, le bien et le mal se retrouvent souvent dans les choix de films de Tahar. Polyglotte et curieux, discret mais charismatique, il est désormais l'un des acteurs français qui comptent à Hollywood. Or, il a beau être féru d'astronomie, il ne compte pas se laisser tourner la tête par la constellation californienne : ses prochains projets sont tournés en Algérie et en France. Interview privilégiée dans un appartement parisien, à l'abri de la foule, avec cafés, cigarettes roulées... Et une sincérité que seules les belles âmes s'autorisent.

L'histoire de Mohamedou Ould Slahi, pris à tort pour un cerveau de l'attentat du 11 Septembre, est aussi réelle que tragique. Comment endosser le rôle d'un innocent confronté à la persécution la plus crasse ?
Je suis allé chercher la honte qu'il a ressentie, qui l'a longtemps empêché de raconter les sévices qu'il avait endurés. En avouant sous la torture des crimes qu'il n'avait pas commis, il a eu l'impression d'avoir failli à ses valeurs de loyauté et de droiture. Celles avec lesquelles j'ai aussi été élevé, même si je suis loin d'atteindre son niveau ! Le premier voyage qu'il a fait hors de la Mauritanie depuis sa sortie de prison, c'était pour venir sur le tournage en Afrique du Sud. Je sais qu'il a aimé le film car il m'a remercié plusieurs fois, avec beaucoup de pudeur. Cela a été une rencontre très forte et tout en retenue.

La pudeur, c'est ce qui caractérise votre manière de vivre la célébrité, n'est-ce pas ?

C'est une nature, je crois... Je n'ai pas envie d'exposer ma vie privée ou celle de mes enfants, qui n'ont rien demandé. De plus, il me semble que s'exposer peut fermer le champ des possibles de l'imaginaire. Quand un réalisateur ou un scénariste voit trop de choses du quotidien d'un acteur, cela doit être plus difficile pour lui de se projeter, c'est dommage. Mais je ne me cache pas non plus ! Sans le public, on n'existe pas. C'est normal de donner du temps quand on est arrêté dans la rue... Une photo, un sourire, ce n'est pas grand-chose. Parfois, on se retrouve à discuter d'un film que personne n'a vu à part celui qui nous a demandé un autographe !

Comment était-ce de donner la réplique à une icône comme Jodie Foster, qui joue votre avocate dans le film ?

Ce qui est formidable avec Jodie, c'est qu'en la rencontrant tout devient simple. Elle ne se comporte absolument pas comme la star qu'elle est pourtant. Elle est à l'écoute de l'autre, et on a pu échanger, dans le cadre de notre jeu, comme dans un match de tennis. De quoi favoriser l'énergie dont j'avais besoin pour faire ce film. Je ne mangeais quasiment pas, je sortais du tournage du *Serpent* et je devais perdre 17 kilos. Il y avait des scènes éprouvantes, j'ai tourné 12 heures par jour, pendant 26 jours. C'était très physique et à un moment donné, je ne ressentais plus la faim car j'étais dévoué à mon objectif. Pour ceux qui ont une cause plus grande, plus noble, je comprends qu'ils tiennent des mois. On est comme dans un état hallucinatoire, on sent des odeurs différentes, les émotions sont décuplées...

Jodie Foster et Shailene Woodley, vos partenaires dans Désigné coupable, sont des féministes assumées. Comment avez-vous vécu, en tant qu'acteur, et marié à une actrice, la naissance de #metoo ?
Cette libération de la parole était attendue et légitime ! Les monstres de pouvoir devaient arrêter de profiter de leur position. Je suis féministe par définition, pour l'égalité des hommes et des femmes, à tous points de vue. Ma mère et mes sœurs m'ont éduqué dans ce sens. Par ailleurs, je pense que chaque homme doit accepter sa part de féminité, sans que cela ne remette en question sa virilité. Et qu'on ne doit pas non plus confondre masculinité avec machisme ! Le manichéisme, je n'y crois pas : il n'existe dans aucun cycle naturel. Même le jour et la nuit s'enroulent...

Quant au personnage de Charles Sobhraj, il vous était déjà familier avant de tourner The Serpent ?

Il y a vingt ans, j'avais trouvé le livre de son principal biographe, Richard Neville, dans la chambre de mon grand frère. Je l'ai englouti en quelques jours et dès lors, j'ai eu l'irrépressible envie de jouer ce personnage. Quand les réalisateurs m'ont contacté pour *The Serpent*, j'ai sauté sur l'occasion.

Était-ce difficile de jouer un homme aussi cruel ?

Quand on débute comme acteur, on pense que les rôles les plus forts sont ceux des psychopathes, des tueurs... À tort : il y a autant de difficulté à jouer des actions banales, comme ouvrir une porte ou s'emparer d'un verre d'eau. La simplicité peut être difficile à incarner. Mais dans le cas de Sobhraj, ce qui était compliqué pour moi, c'était le fait de penser qu'il n'aurait pas pu m'avoir, car je suis d'une nature méfiante. De plus, la frontière est très mince entre le ridicule et la terreur. Je devais être prudent, ne pas explorer des contrées déjà sondées, et le côté animal m'a aidé : tout vibre à l'intérieur et tout est froid. Cet homme, c'est de l'écaille ! Après, tu laisses ce que tu crois être une vérité te mener quelque part...

La quête de vérité semble importante dans votre carrière ?

Et dans ma vie personnelle ! Personne ne la détient entièrement, mais chacun doit trouver la sienne, trouver une forme de sagesse en empruntant son propre chemin. Nelson Mandela disait : « Je ne perds jamais : soit je gagne, soit j'apprends. » C'est mon mantra face à l'adversité.

Comment jongle-t-on entre le format série et long-métrage ?

La grammaire de l'écriture d'une série n'a rien à avoir avec celle d'un scénario de cinéma. Pour un film, on a plus de temps pour s'installer, surtout pour les scènes cruciales. Le planning est moins resserré, il y a davantage de confort. Dans une série, il y a un minimum de scènes très rythmées, ce qui influe sur la manière de travailler le personnage sur un plateau. Ajoutons à cela que tout va plus vite, que tout change en permanence, qu'il y a une réécriture constante, jusqu'à la postsynchronisation...

Un challenge que vous devez apprécier !

Ah oui, j'adore, car je suis dans une position instable. Cela éveille une énergie incontrôlée !

EN HAUT, dans *The Serpent*, la série dans laquelle Tahar Rahim incarne un escroc psychopathe meurtrier de touristes en Asie, dans les années 70. CI-CONTRE dans *Désigné coupable*, il est Mohamedou Ould Slahi, Mauritanien, terroriste présumé d'Al-Qaïda et emprisonné sans preuve à Guantanamo.





The Serpent



Désigné coupable

«Personne ne détient entièrement LA VÉRITÉ, mais chacun doit trouver LA SIENNE, trouver une forme de sagesse en empruntant SON PROPRE CHEMIN.»

On sait que vous aimeriez jouer l'émir Abdelkader, Galilée... Des combattants, ou des personnalités confrontées à l'injustice, comme Mobamedou Ould Slabi...

J'ai un problème avec l'injustice, sous toutes ses formes. Comme les enfants. Quand ils s'exclament : «C'est pas juste!», c'est d'une clarté confondante. Le maître mot pour moi, c'est l'équilibre. On le trouve dans l'égalité, la justesse, l'amour et la justice. L'émir Abdelkader est un personnage fascinant et j'adorerais jouer Galilée. Cet érudit sans limites, qui était aussi une belle personne, a offert une vérité éternelle et s'est fait tuer pour elle. Ce sont des modèles dont l'histoire mérite d'exister en images.

Le registre comique, vous y pensez?

J'en ai très envie, mais je ne reçois pas de propositions. Pourtant, quand j'ai découvert l'humour sur le tournage de *Samba*, j'ai adoré! Avec Éric Toledano, Olivier Nakache et Omar Sy, on s'est éclaté.

Vous êtes aussi proche d'autres acteurs. L'amitié, ça compte?

Oui, beaucoup. Il y a d'abord ma femme, qui est aussi mon amie. Et puis Karim Leklou, Gilles Lellouche, Jonathan Cohen, Jean-Rachid, Adèle Exarchopoulos, Hugo Sélinac... Ce sont celles et ceux que je fréquente dans la vie de tous les jours, avec qui je partage des affinités électives artistiques.

«Vive le cinéma français!», avez-vous clamé quand vous avez reçu vos Césars pour Un prophète de Jacques Audiard. Vous le pensez toujours?

Oui. J'aime mon pays, où je suis né et où j'ai grandi, et j'aime son cinéma. Nous disposons de grands réalisateurs et scénaristes, tant d'histoires à raconter. L'arrivée des plateformes de streaming a aussi éclaté toutes les frontières culturelles. Quand j'étais enfant, il fallait se déplacer non seulement dans les salles mais aussi jusque dans certains festivals pour voir des films asiatiques ou africains. Désormais, la culture d'ailleurs peut être accessible en un clic. Sans perdre son identité, qui peut être enrichie par la fusion d'autres influences, le cinéma français a encore de beaux jours devant lui.

La cinéphilie vous nourrit-elle donc toujours au quotidien?

Entre le travail et la vie de famille, le temps peut me manquer... Mais il y a quand même le format de séries qui permet de découvrir des écritures et des acteurs. *Les Soprano*, *Breaking Bad*, *The Wire*... j'adore! J'aime toujours autant les classiques. Dernièrement, *Elmer Gantry* m'a impressionné par sa modernité, sa force d'écriture et par le jeu de Burt Lancaster, le premier à avoir créé une maison de production. Très malin! D'autres nourritures sont venues s'agglomérer, mais ce qui m'inspire le plus, ce sont mes enfants: ils ne savent pas et ils ne trichent pas. Devenir père, ça a tout changé.

Vous allez fêter vos 40 ans. Le temps qui passe vous inquiète-t-il? Non, ça ne me fait pas particulièrement d'effet... C'est juste un chiffre. Je ne suis pas du genre à tenir en place, et ça ne s'arrange pas avec le temps! Cependant, pour être très franc, cela m'aurait sûrement affecté si je n'avais pas pu concrétiser certains buts: ma famille, ma femme, mon métier. Finalement, il s'agit plutôt de me préparer physiquement pour les prochaines décennies, car il y a encore du temps à passer avec les enfants! Avec l'âge, on est davantage à l'écoute de son corps, on s'étoffe... et la parentalité aide dans ce sens.

On sait que vous aimez la mode. Votre rapport à votre look a-t-il changé?

Il s'est confirmé au fil du temps. Depuis tout petit, j'adore les beaux vêtements, et ma mère a toujours exigé que je sois présentable en toutes circonstances. Je m'inspirais des acteurs comme Steve McQueen, Sean Connery ou Alain Delon. J'ai une passion pour les gilets qui portent les hommes dans les films de Scorsese, mais ils sont introuvables... Tout comme la veste en cuir rouge de Brad Pitt dans *Fight Club*! Au quotidien, j'aime la sobriété relevée par une touche d'excentricité. Et mon péché mignon, ce sont les mocassins, de Berluti, J.M. Weston ou Philippe Zorzetto, d'une grande finesse...

Vous avez reçu un double César pour Un prophète. Aujourd'hui Désigné coupable concourt aux Oscars. Et vous venez d'être nommé aux Golden Globes dans la catégorie meilleur acteur. Comment aborde-t-on ces cérémonies?

Je ne ferai pas deux fois la même erreur. Pour les Césars, il y a dix ans, le fait d'être aussi vierge dans le métier m'a coûté des angoisses. Je craignais de péter les plombs, de choper la grosse tête, de gâcher tout mon labeur... Sur le moment, j'ai été submergé par l'émotion, mais je n'ai pas pris de réel plaisir car je n'ai pas réussi à prendre la bonne distance. Aujourd'hui, je suis prêt à savourer l'instant présent. Je ne veux plus m'angoisser. C'est un travail de tous les jours, mais je persiste!

Ce rôle influe-t-il sur le regard que le public américain pose sur vous? J'ai l'impression... Car c'est un film hollywoodien, avec des acteurs américains célèbres. Je sens la différence: il est beaucoup plus vu que ne le serait une production étrangère. Je suis heureux de cette exposition, et que la sueur de mon travail soit reconnue.

Leïla Bekhti, votre épouse, lit-elle vos scénarios, et inversement?

Cela arrive, quand on a un doute... Leïla est la personne la plus dure avec moi, elle va droit au but et me dit ce qu'elle pense sans fioritures, sans les filtres que les autres pourraient utiliser. Les filtres, je ne sais pas trop faire avec! ♥

Désigné coupable, de Kevin Macdonald, avec Jodie Foster et Shailene Woodley. *The Serpent*, mini-série de 8 épisodes sur BBC One et Netflix.